

Aymeric LAUFF

Clés pour la réflexion philosophique

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Aymeric Lauff, 2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Sujet **Qui suis-je ?**

La thématique du **sujet** aborde des questions proches de la psychologie et de la littérature. Elle traite en effet du rapport que nous entretenons à la subjectivité, c'est-à-dire avec notre intériorité et avec **autrui**.

En tant qu'êtres **conscients d'exister** dans le **temps**, nous sommes en effet régulièrement renvoyés à des questionnements sur nous-mêmes, notre identité, le sens de notre vie. Celle-ci se tisse en rapport avec la **perception** d'autres sujets et nous nous éprouvons nous-mêmes comme traversés de forces, de **désirs** et de sentiments qui seront ici interrogés.

Sous-jacent

Du latin « **sub-jectum** », le terme au départ signifie être *soumis, subordonné*. Sens qu'on retrouve dans les expressions « *sujet du roi* » ou « *assujetti* ». Mais depuis **Kant**, il a pris un sens actif, à partir de l'idée de ce qui est « **sous-jacent** ». Le sujet est alors compris comme **le fond de la personne**, ce qui en forme « la colonne vertébrale » et dirige sa propre existence.

1) Un questionnement humain

° La question du sujet **concerne exclusivement l'humanité**. On ne parle pas des animaux comme de sujets. On considère en effet que **les humains méritent un traitement différent des animaux ou des objets matériels**. L'humain est le seul à s'interroger sur lui-même pour tenter de se définir personnellement dans sa singularité, ses fins, ses valeurs, ses affinités.

- Considérer que l'homme est **sujet**, cela implique d'abord qu'il est **responsable de ses gestes et de ses paroles**. On dira aussi que c'est une « **personne morale** ». Un sujet est **un être capable de se penser lui-même, de choisir ce qu'il fait et d'assumer ses désirs**. Tout cela **nécessite qu'il soit conscient**. [cf. *La Conscience ; L'Inconscient*]

2) Le corps et l'âme

[cf. *La Matière ; L'Esprit*]

a) Esprit ; âme

° Le sujet est un être « **spirituel** », c'est-à-dire un être qui pense, une âme qui choisit en partie son identité et est capable de transformer le corps au sein duquel elle se situe. Le sujet correspond ainsi à **ce qu'autrefois on appelait l'âme. Ce qui, de l'intérieur de la personne, la commande.**

b) Matière ; corps

° Mais le sujet a aussi à **faire avec son corps**. Or celui-ci *correspond rarement spontanément à ce qu'il aurait souhaité dans l'idéal* ! Chaque sujet *habite en effet un corps* dont il épouse plus ou moins confortablement les contours. C'est une limite pour chacun que de ne pouvoir contrôler entièrement son corps et de dépendre de lui. Néanmoins chaque sujet est aussi son corps et **lui « donne vie »** en le maintenant dans certaines postures, en le travaillant de diverses façons, en l'habillant, le musclant, l'asséchant, etc.

- Plus largement, le sujet est **en butte à la matière**. Car celle-ci est **étrangère à sa volonté immédiate**. La matière ne se plie pas directement à la pensée, et pour la transformer, il ne suffit pas de le désirer, il faut longuement la **travailler** et admettre

de nombreuses **contraintes**. Cependant, un sujet « sans matière », n'aurait (vraisemblablement) pas d'existence ! *Nous vivons bel et bien au sein de la matière et avons besoin d'elle*. Seule cette dernière nous permet de concrétiser nos rêves. Bien qu'opposée au départ à l'esprit, la matière permet au sujet **d'apparaître, d'exister** et de **concrétiser** ses désirs.

3) Être acteur

a) Acteur

° Le métier d'acteur consiste à **faire croire qu'on est ce qu'on montre**. On peut dire que dans leur jeu, les acteurs cherchent à **rendre crédible**, cohérente, une manière de se présenter aux autres, une façon d'être pour autrui. Dans ce sens, **l'acteur vit surtout du et dans le regard des autres**. Il est **l'objet de leurs désirs** et il y répond, presque comme un « serviteur ». L'acteur se met aussi « au service » d'un *texte*, des intentions d'un *auteur*...

- Mais on peut aussi prendre le terme **d'acteur dans son sens premier : celui qui agit, l'auteur d'une action**. Dans ce cas, le terme devient pleinement actif. Le **sujet, est alors celui qui agit en étant pleinement responsable de ses actes, celui qui est directement à l'initiative, à l'origine de ses paroles et actions**. (Au théâtre, l'acteur est aussi celui qui donne vie à la pièce, qui par son jeu la met en action et fait qu'elle agit sur les spectateurs.)

° **Le sujet ainsi désigné, pleinement maître de lui-même et de sa vie**, est proprement **autonome**, c'est-à-dire qu'il décide de ses actes en son nom propre et se donne lui-même des règles.

b) Spectateur ; mimétisme ; minorité

° L'individu qui **se démet de ses responsabilités** tend à devenir le simple **spectateur** de sa vie. Il devient **passif** et *laisse sa vie passer sans prendre de décision* en première personne (il se voit lui-même comme un personnage pris dans des péripéties).

° Le sujet risque de **se contenter d'imiter les autres, de copier** ce qui se fait, de **plagier** des personnages célèbres. C'est le phénomène du **mimétisme**, surtout critiqué quand il verse dans un **conformisme plat**.

- **Mais le mimétisme n'est pas toujours négatif**, car c'est beaucoup en imitant que **nous apprenons et que nous nous adaptons à de nouvelles situations sociales**. Il est à noter que le mimétisme intervient dans la plupart de nos fonctionnements sociaux, de manière inconsciente : nous nous faisons spontanément l'écho des autres.

° A l'opposé de celui qui agit, choisit, décide (le maître), on rencontre la figure du **serviteur** qui **ne fait qu'obéir à des ordres étrangers**. Le cas extrême est celui de **l'esclave** qui n'est **pas maître de sa propre vie**. Il peut être considéré comme un mineur, à l'image des enfants qui ne peuvent prendre aucune décision par eux-mêmes. Récemment encore en Occident, les **femmes** étaient en partie traitées de cette façon. C'était une manière de les **infantiliser**, d'en faire **d'éternelles subordonnées**. C'est toujours le cas actuellement dans bien des pays. [cf. Liberté]

4) « Persona »

Personne ; personnage ; personnalité

° Il y a une **ambiguïté** profonde dans l'idée de personne. Car elle renvoie aussi bien à **l'anonymat** (« il n'y a personne ici ») qu'à **l'identité** propre (la « personnalité » de quelqu'un).

En effet, la notion de personne provient étymologiquement des **masques du théâtre antique** (« *persona* » en latin), que les comédiens portaient et qui permettaient de les **identifier**. Plus tard, dans la *commedia dell'arte* on reconnaîtra *Pierrot*, *Arlequin* ou *l'Avare*, grâce à leur masque et leurs habits (et ce quel que soit l'acteur). Mais en même temps, le masque **dissimule** l'individu réel qu'il y a derrière, comme au *carnaval de Venise* !

Le masque pourrait ici symboliser **le visage** qui permet à la fois de nous identifier, et de cacher nos vrais sentiments derrière des mimiques ou différents apprêts.

- La personne serait ainsi un mélange de **ce que nous sommes authentiquement** et de **ce que nous montrons artificiellement** aux autres dans le **théâtre social**. Nous pouvons d'ailleurs nous-mêmes nous prendre pour un « **personnage** » et nous confondre avec le **rôle** que nous nous efforçons d'interpréter.

- Pourtant un personnage n'est pas une vraie personne : il lui **manque une complexité**, une **indétermination**, une **multiplicité** qui font la **richesse** de la personne. Un personnage est un être de composition, une **marionnette** fabriquée pour les besoins d'un jeu. (Il y a généralement plus de cohérence et de prévisibilité chez les personnages fictifs que chez les personnes réelles.)

- La personnalité – ce qui caractérise les manières d'être, de se conduire, les attitudes d'un individu – est à l'image de tout cela : entre **authenticité** et **facticité** c'est-à-dire entre originalité propre, unicité irréductible (être authentique c'est être vraiment soi-même) et banalité, stéréotypes, conformisme dont l'individu généralement n'est pas conscient (on est « factice » dans la mesure où on n'est pas vraiment soi-même, mais seulement un rôle, on se contente de correspondre à un style, à des attentes extérieures). On peut dire qu'il y a **une part** de nous-mêmes que nous **ne maîtrisons pas**, qui constitue **peut-être le fond de ce que nous sommes** ; et **une autre part** que nous polissons au contact des autres, en **imitant** certains comportements, en **prenant certaines postures**, en **copiant certains genres**, en **adoptant des mimiques**, des figures...

- **On peut enfin penser que notre « vrai moi » consiste précisément en ce pouvoir que nous acquérons sur nous-mêmes, qui nous permet de nous maîtriser et de choisir le masque que nous voulons revêtir...**

° La notion de **personne** a également une importante **dimension juridique et morale**. Une personne est **dépositaire de droits, de devoirs, d'une dignité**. On lui doit des égards.

5) **Moi et les autres**

[cf. *Autrui*]

a) **Moi ; Je**

° Au niveau le plus immédiat, le sujet est **celui qui parle en son nom, qui s'exprime en disant « Je »**. Il est celui qui dit « **Moi** » et semble être le **cœur « spirituel »** de la personne.

- En chacun, on peut distinguer **deux moi**. **Le premier dirige nos pensées et actions au présent**, Kant le nomme « **Je transcendantal** ».

- **Le second**, que Kant désigne comme le « **Moi empirique** », représente d'abord tout ce que nous sommes du point de vue extérieur, sous l'aspect matériel ou spirituel : *notre corps, notre visage, notre personnalité*... Il contient aussi **la mémoire** de ce qu'on a **vécu**, il est le dépositaire de **notre passé**, de **nos expériences**. Enfin, c'est lui qui **subit, éprouve, ressent** ce qui nous arrive.

- Le premier est **actif**, le second **passif**. Le premier est le **principe directeur** de

nos **intentions**, tandis que le second est comme l'**écho**, le **dépôt** historique et caractéristique qui nous constitue.

- Le **Moi empirique**, nous n'en sommes **qu'en partie responsables**, car nous n'avons pas choisi l'ensemble de notre passé (nos parents, notre lieu de naissance, etc.), ni notre caractère, ni notre corps ou notre visage. **Nous pouvons néanmoins le modifier en travaillant sur lui.**

- Le **Je transcendantal** est notre être conscient au présent. Il est **synonyme de libre-arbitre**. Et bien qu'il utilise les ressources du Moi empirique, et que ce dernier puisse peser sur lui, il n'en reste pas moins en principe indépendant, capable de s'en dégager. C'est par lui que nous sommes des êtres **pleinement responsables**.

b) L'Autre, les autres

° A la fois **humain comme moi et différent par ses goûts, ses propensions, ses capacités**, autrui est à la fois un **concurrent** et un **appui** pour moi. Le sujet se forme en effet en bonne partie par **identification** et par **opposition** à d'autres sujets.

- Mais **l'autre reste aussi une énigme**. A la fois **proche et irréductiblement éloigné**, la confrontation avec lui **remet constamment en question l'identité du sujet**.

- Les autres, **par leur regard, leurs attentes et exigences fabriquent en partie ce qu'un sujet devient**. Ils le **portent**, lui servent de **référence** première, mais ils le **freinent** également dans son élan le plus original.

Les autres sont **parfois aussi l'alibi facile** derrière lequel le sujet se dissimule **pour couvrir ses manquements**. (Tout le monde connaît l'excuse : « c'est pas moi, c'est l'(es)autre(s)... »)

6) Le sujet et l'objet

[cf. La Raison]

a) Objet

° Etymologiquement, est **objet tout ce qui fait face au sujet**. Les deux termes sont donc des **antonymes directs**. **Ob-jet** signifie littéralement : **qui est jeté au-devant**.

- **Un objet n'est pas nécessairement matériel**. On peut parler par exemple de l'**objet d'une discussion** (ce dont on parle), mais aussi de l'**objet d'une visite** (dans ce cas, l'objet est le but, la fin, le projet).

- **Généralement, on réserve cependant le terme à ce qui n'est pas humain**. Mais dans le cas du désir, « l'objet » (au sens large) sur lequel il porte peut être une personne !

Objectivité

° C'est **l'attitude consistant à s'en tenir aux propriétés des objets**. Est **objectif, celui qui place sa subjectivité entre parenthèses**, à distance et **qui se met au service de l'objet pour le décrire, le comprendre tel qu'il est**. « Objectif » est alors synonyme de neutre, impartial.

- **Ce qui est objectif peut être constaté par tout le monde**, il n'y entre pas d'**appréciation subjective, personnelle**. On **s'en tient aux faits, on se borne à constater**. La question de l'objectivité concerne **avant tout la science**. [cf. La Raison ; Le Réel ; La Vérité]

b) Subjectif

- On **associe généralement subjectif à faux, déformé, exagéré, partial**. Être « **totale-ment subjectif** », c'est bien **se conforter dans ses propres goûts, se laisser aller à ses propres élans, ne pas faire d'effort pour sortir de soi, projeter**

ce qu'on ressent sur le monde extérieur.

- Mais de manière plus précise, « subjectif » signifie **littéralement « qui est en rapport avec le sujet »**. Or le sujet, c'est **celui qui perçoit, sent, pense** ; et il peut aussi percevoir correctement, sentir juste et penser avec exactitude ! **Un jugement subjectif n'est donc pas forcément faux ou illusoire.**

- Subjectivité

a/ Dans un premier sens, la subjectivité est simplement le **caractère subjectif d'un jugement**, d'une conception...

b/ Dans un sens plus approfondi, elle désigne **tout ce qui appartient à l'intériorité sensible du sujet, ses vécus, à l'inverse de ce qui le caractérise objectivement, de l'extérieur**. Cela renvoie donc à sa « pulpe », à **ce qui lui donne son caractère, sa présence unique**.

c/ La subjectivité peut aussi être comprise comme « **le for intérieur** », cet **espace interne de la conscience**, où chacun est **au plus intime de soi, avec soi-même** (chacun sent alors qu'il s'appartient d'abord à lui-même). La subjectivité est ici le rapport à nous-mêmes.

Bilan :

° Le sujet pose la question de ce que signifie être soi, avoir conscience de son existence et avoir à se définir dans son identité.

° Chaque individu n'agit pas constamment en tant que sujet, et beaucoup de nos actions sont effectuées machinalement, sans que nous y soyons réellement présents. Nous sommes parfois tentés de réduire autrui à un simple instrument et le prenons alors davantage pour un objet que pour un sujet...

*** Définition :**

Le sujet est l'humain s'exprimant à la première personne du singulier

La Conscience

La présence à soi

Du latin « **con-scientia** », littéralement : « savoir avec », « ensemble » (proche de *confidence*, *connivence*). Le terme renvoie ainsi à l'idée d'une connaissance partagée avec l'autre, mais aussi... avec soi-même !

A/ L'étymologie porte en elle l'idée d'un **redoublement** et d'une **présence** en soi.

- Être conscient, c'est sentir qu'on sent, « **savoir qu'on sait** » (Alain). Ce n'est pas seulement vivre, mais **être capable d'avoir une distance par rapport à ses vécus**, un regard critique.

B/ La conscience se rapporte aussi à l'idée d'un **savoir en commun**, qui émerge des échanges entre les hommes. On peut penser que si l'homme avait été capable de vivre totalement seul, il n'aurait jamais développé sa conscience. La conscience, se développe en effet avant tout par le **langage**, qui apparaît par les échanges entre individus, dans un **contexte collectif**. (Hobbes rappelle que dans le contexte judiciaire, on dit que deux hommes sont conscients d'un fait lorsqu'ils en ont été témoins l'un et l'autre.)

- Être conscient, c'est alors partager des expériences, **mettre en commun des connaissances**, mais aussi *exiger ensemble le respect de certaines règles* et s'entre-surveiller. Être conscient, c'est *se savoir regardé par les autres*, c'est avoir **intériorisé des discours** sur ce qu'il faut faire ou ne pas faire. C'est enfin avoir assez intégré l'existence d'autres personnes pour pouvoir *discuter intérieurement* avec elles, ce qui s'appelle... **réfléchir** !

- Aujourd'hui on retrouve de telles considérations sur un autre terrain, celui des **neurosciences**. Des théories cherchent à comprendre le fonctionnement du cerveau et l'apparition de la conscience comme des phénomènes *émergeant* à partir d'un **réseau de connexions** (*synaptiques*). Le phénomène unitaire de la conscience proviendrait ainsi d'actions collectives multiples et diverses. On compare alors les neurones à une *société d'individus d'où émergerait la conscience*.

1) La conscience immédiate : la perception

[cf. La Perception]

° La conscience **nous met en relation directe avec l'extérieur et avec certaines réactions intérieures** (notamment les émotions). **C'est par elle que quelque chose nous apparaît**. C'est pour cela qu'on l'a *souvent comparée à une lumière* ou à *une ouverture sur le monde*.

° Être conscient en ce sens, c'est voir directement, percevoir au présent. Freud parle **du conscient** pour désigner **tout ce qui apparaît actuellement à la conscience**.

- Ce qui tombe sous l'éclairage du conscient apparaît généralement comme **clair, évident, simple**.

2) L'attention consciente : de l'éveil à la liberté

[cf. La Liberté]

Être vigile ; prêter attention, se concentrer, vouloir

° **L'attention** est une des plus importantes fonctions de la conscience.

Il y en a 2 types :

a) L'attention **naturelle** ou **spontanée**. Elle est **attirée d'elle-même par ce qui éveille l'intérêt, provoque la surprise ou suscite la peur**.

Par exemple pendant que nous parlons, un bruit sec retentit, notre attention est se porte immédiatement vers la source sonore.

° Être conscient, c'est d'abord être **éveillé**, *comprendre ce qui se passe autour de soi*, être **prêt à réagir**. En ce sens, c'est un **état** : celui de **vigilance**. C'est la **capacité de répondre aux sollicitations extérieures**.

- L'attention naturelle n'est qu'un développement de la vigilance. **Elle est au départ proche du simple réflexe**. Par la suite, elle varie selon le **contexte** (la fatigue, les connaissances, etc.) et les **intérêts** de l'individu (un homme ou une femme n'ont pas les mêmes intérêts, un politique ou un sportif non plus...). Elle permet de **mieux discerner** les événements de notre environnement et nous prépare à **y faire face**.

- Ce qui **endort** cette attention, **c'est l'habitude, la routine ou ce qui ne répond pour nous à aucun intérêt**.

b) Mais il y a aussi une attention qui n'a rien de naturel ni de spontané. C'est celle qui est **volontaire** et qui demande des **efforts**. Elle est synonyme de **concentration**.

° **Se concentrer**, cela consiste à faire des **efforts pour fixer son attention**, se contraindre à agir avec application, assimiler une leçon, des règles, des informations. Il nous est en effet **possible de mobiliser volontairement notre conscience avec plus ou moins d'intensité**.

- Nous ne sommes pas des êtres uniquement ballottés par leurs sensations, **nous sommes aussi capables de nous ressaisir et de maîtriser nos réactions** face aux stimulations extérieures ou intérieures.

- C'est grâce à cette seconde forme d'attention que **nous pouvons ne pas céder à la moindre sollicitation et décider de continuer à travailler** alors que le soleil nous appelle dehors ou que des amis cherchent à nous distraire. Cette forme d'attention permet de canaliser **son intelligence ou ses gestes au profit de fins qu'on a soi-même choisies**.

° On peut penser comme **Sartre**, que la conscience nous permet de « **néantiser** » certains phénomènes. Elle opère en effet une **sélection** qui rejette dans l'ombre ce qui n'intéresse pas. Ainsi dans la concentration sur ses devoirs, on s'efforce de mettre de côté les désirs ou les bruits qui **distraient** : en les néantisant, on les **plonge** dans le néant, on **refuse** de leur prêter attention, de les faire exister pleinement, on fait comme s'ils n'existaient pas, on les **néglige**.

- **Par ailleurs, ignorer délibérément quelqu'un, lui montrer qu'on « ne fait pas attention » à lui, c'est lui porter atteinte, le déconsidérer en le traitant comme une chose qu'on ne regarde pas**. C'est le dégrader en le ravalant au rang d'un objet indifférent. Cette violence est souvent très mal vécue, car **toute conscience réclame d'être reconnue et respectée** avec égards.

° **L'attention volontaire est au fondement de notre liberté**. Elle est la **capacité de se diriger soi-même**, au-delà des sensations et des désirs qui nous traversent. Elle permet de **se détacher des émotions** et de **se contrôler**. Elle est **capitale dans la construction de l'autonomie, car elle permet l'exercice de la volonté**.

3) La conscience de soi : l'âme ou le sujet

[cf. Le Sujet ; L'Esprit]

Cogito et intériorité

° La conscience est un autre nom de ce qu'on appelait autrefois « **l'âme** ». Elle représente la **partie spirituelle de la personne**, non pas son corps, son aspect matériel, physique, mais **sa faculté de penser et d'éprouver des sentiments complexes**.

- C'est par elle que l'individu a une **intériorité**, qu'il est amené à se questionner constamment sur lui-même. Car le **problème de l'identité** (« *qui suis-je ?* ») est l'une des questions centrales de la conscience.

- Il y a **au fondement de chacune de nos pensées une évidence première** qui est **celle d'être nous-mêmes aux commandes de notre existence et d'être l'auteur de nos idées** – quand bien même nous serions amenés à changer ces idées et à les juger fausses. C'est la leçon qu'on peut tirer du fameux *cogito* (« *cogito ergo sum* » : je pense donc je suis) de **Descartes**, qui établit que la première certitude de toute conscience est d'être « une chose qui pense ».

° La conscience représente aussi le « **for intérieur** », le *territoire de l'intime*. **Tout le savoir que j'ai sur moi-même et auquel je suis le seul à accéder**, toutes les idées, les vécus qui me traversent et dont je communique seulement une partie à mon entourage. Ce sont ces **replis complexes et équivoques** qu'explorent les **biographes** et de nombreux **romanciers**.

° On peut dire, en détournant l'expression de **Descartes**, que **la conscience nous place aux commandes de notre vie « comme un pilote en son navire »** (Descartes niait que l'âme soit logée dans son corps comme un pilote en son navire). La conscience est ce qui permet de s'exprimer à la première personne du singulier, de dire « **Je** ». Je suis qui je suis parce que j'ai conscience de l'être et que **je me redéfinis sans cesse** dans une (re)prise de conscience constante de moi-même par moi-même.

° La conscience est ce qui me permet d'être moi-même. C'est d'elle que partent mes **intentions explicites**.

° Mais c'est aussi la conscience qui **me permet de jouer de mon image** auprès des autres et éventuellement de les tromper par là. C'est parce que **j'ai conscience de ce que je parais être**, parce que j'ai conscience de ce qui peut leurrer les autres, que je peux leur **mentir** et les manipuler.

° **Freud** (après les moralistes français) **remettra en question l'identification du Moi et de la conscience**. « **Le Moi n'est pas maître dans sa propre maison** » affirmera-t-il. Le fond du sujet réside selon lui dans l'**inconscient**, tandis que **la conscience ne représenterait que la partie superficielle** de la personnalité.

4) La conscience morale : maîtrise et responsabilité

[cf. La Morale]

° Grâce à la conscience, nous sommes non seulement capables de percevoir ce qui se passe en nous et à l'extérieur de nous, mais aussi **d'intervenir** sur le cours des événements et sur nous-mêmes de manière ajustée et réglée. C'est par la maîtrise que permet la conscience qu'on parvient à **réaliser de véritables projets**.

- Cette maîtrise est rendue possible par *l'attention volontaire*. Sans elle, nous ne serions capables que de réagir à l'immédiat, *sans prendre aucun recul et sans pouvoir nous ressaisir*. Être conscient de ce qu'on dit, de ce qu'on fait, c'est donc **le maîtriser, en être pleinement l'auteur et pouvoir se corriger**. C'est ainsi que la conscience donne du pouvoir sur soi et sur le monde.

- Et c'est aussi parce que **tous les hommes sensés** sont supposés posséder une telle capacité, qu'ils sont tenus **responsables et justiciables de leurs actes**.

De la prudence à la morale

° Dans la vie quotidienne, la conscience nous permet **d'éviter les risques** et de **déterminer des conduites qui seront avantageuses pour nous**. La conscience nous rend naturellement **prudents**.

- Elle **enregistre spontanément nos expériences** et nous permet **en principe de**

réagir plus efficacement quand nous retrouvons ces conditions. Une fois vécu nombre d'expériences, cette prudence peut s'élever à un degré supérieur en ne se contentant plus d'enregistrer des situations, mais en devenant capable **de les anticiper, de les prévoir**.

° La fonction **morale** de la conscience est de **veiller à ce que nous respections de grands principes et valeurs**. Quand on déclare qu'un criminel n'a « *pas de conscience* », c'est implicitement à la conscience **morale** qu'on se réfère. Par cette expression, on dénonce une forme **d'insensibilité, d'absence d'empathie**, comme si l'individu **ne se sentait pas relié aux autres** et qu'il n'avait pas assimilé **les grands repères de la morale**, comme s'il était **incapable de prendre conscience du Mal** qu'il commet...

5) La conscience réfléchie : « science sans conscience n'est que ruine de l'âme » (Rabelais)

[cf. *La Raison ; Le Réel*]

Connaissance

° La conscience peut être comprise comme une **connaissance spontanée**. Être conscient, c'est en effet **savoir de quoi on parle, à qui on a affaire**, etc. On peut dire aussi qu'on a conscience qu'il s'agit bien de telle ou telle personne parce qu'on la « **reconnait** », ce qui implique déjà une certaine connaissance.

- Réciproquement, on ne peut connaître un objet, un évènement si on n'a pas conscience de lui. **À un premier niveau, conscience et connaissance semblent donc se confondre: la conscience n'étant qu'une prise de connaissance immédiate, ou un savoir directement appliqué au présent.**

° Cependant, **on peut aussi connaître certains faits, sans pour autant en avoir pris profondément conscience**. Ainsi des affres de l'histoire : connaître le nombre exact de morts lié à un évènement n'implique pas nécessairement que l'on prenne vraiment conscience de la tragédie qui s'est jouée. Il peut donc y avoir une **connaissance ponctuelle, factuelle, objective** qui ne correspond pas à ce qu'on désigne par l'expression avoir « pleinement conscience ». Car il manque **d'apprécier « sensiblement », de mesurer humainement** les implications et les enjeux du fait.

° Inversement, **il ne suffit pas d'avoir simplement conscience de faits pour en avoir une connaissance détaillée et objective**. On peut se sentir touché par le sort de malheureux, sans pour autant être capable d'analyser ou de comprendre leur situation générale.

° Il semble donc que la conscience partage certaines zones de contact avec la connaissance : **notamment la prise en compte de la réalité**. Mais alors que **la connaissance se déploie du registre de l'information simple jusqu'aux niveaux les plus complexes de la science, la conscience concerne avant tout l'individu dans son appréciation du monde**. La première exige **l'objectivité totale**, tandis que la seconde est plutôt une **assimilation subjective**.

Se rendre compte, s'apercevoir

° Quand nous prenons conscience, il semble que la lumière se fasse dans notre esprit. Il semble que tout d'un coup, **tout « s'éclaire »** et que tout soit perçu sous un jour nouveau. Il s'agit d'un aspect central de la conscience. **Elle ne consiste pas seulement à emmagasiner des informations, à stocker des connaissances, mais à en saisir les enjeux, la portée**. Généralement la « *prise de conscience* » se produit **spontanément**, mais on peut aussi la **susciter, la provoquer**, notamment en

s'exposant à certaines situations ou informations.

° La conscience a une dimension ***affective, émotive, sensible***. **Un ordinateur n'a pas conscience, il se contente de traiter des données.**

- Cependant, l'émotion à elle seule est incomplète. On peut être submergé par une émotion ou paniqué et perdre le contrôle intellectuel de soi, on ne dit pas alors qu'on est dans un état de « pleine conscience » – mais plutôt dans un « état second », déréalisé. **La prise de conscience est donc en fait indissociablement émotive et intellectuelle.**

° Le substantif qui correspond au fait de s'apercevoir est l'« **aperception** ». Celle-ci peut être comprise comme un **redoublement de la perception**. **S'apercevoir, c'est se rendre compte de ce qu'on a perçu, remarquer** (*re-marquer*), c'est isoler et renforcer une perception. **Prendre conscience**, c'est aussi **accorder à certains phénomènes une attention particulière**, focaliser sa réflexion et se préparer à mieux examiner.

- **Pascal** : « «L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser: une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue puisqu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui; l'univers n'en sait rien. Toute notre dignité consiste donc en la pensée. »

Bilan :

° La conscience est la capacité de se rendre compte de ce qui se passe en soi et autour de soi, de se penser soi-même et de se positionner en tant que sujet. Par l'attention, la conscience permet la réflexion, et rend responsable de sa propre existence.

*** Définition :**

***La conscience est la présence à soi,
qui permet la perception, l'attention et la réflexion.***

La Perception

Toucher le réel ?

Du latin « *per-cipere* » : prendre, ici recueillir par les sens... Cela renvoie à l'idée de saisie totale d'un objet, à « pleins bras ».

I/ Du confus au distinct

1) Le rapport aux sens

[cf. *Le Réel ; La Matière*]

- Sensations et intellect

° La perception *résulte de sensations*. À un premier niveau, en effet il n'y a pas de perception sans sensation. Je perçois une table à partir de couleurs et de formes, de sa texture, son poids, etc. - Par ailleurs les *perceptions sont plus ou moins riches et complexes* selon la quantité et la variété des sensations qu'elles contiennent. La perception se présente ainsi comme **une synthèse de sensations** permettant d'**identifier** un objet. (Par ex. : la vision de quatre barres verticales fixes, surplombées par un plateau rectangulaire à hauteur de taille, avec des objets posés dessus, nous fait immédiatement reconnaître une table !).

° La différence qu'on peut faire entre la perception et la simple sensation, c'est que **la sensation ne renverrait qu'à une expérience brute et simple, à des qualités sans signification** ; par exemple : du rouge ; un bruit ; une odeur. Alors que **la perception coordonnerait ces sensations avec d'autres et leur donnerait du sens selon le contexte**. Il y aurait donc dans la perception **plus qu'une réception passive de sensations, et un véritable traitement intellectuel** des données. Si la sensation ressortit essentiellement du **corps**, la perception relèverait donc plutôt **de l'intellect**, de l'âme.

- Sur les cinq sens

° Depuis au moins **Platon**, la philosophie occidentale a débattu de la **hiérarchie des sens** humains : d'abord la **vue**, puis l'ouïe, l'odorat, le toucher et le goût. Ils sont classés *en fonction de la richesse d'informations* qu'ils véhiculent et *de leur finesse*. Chez les humains, la vue est le sens le plus déterminant, celui qui est le plus sollicité, qui sert le plus pour se repérer et analyser la réalité. (Il n'en va pas de même chez d'autres animaux où cela peut être l'odorat (cf. le rhinocéros) ou l'ouïe (cf. les chauves-souris)).

[Le monde ne nous apparaîtrait certainement pas identique si nous pouvions voir la nuit comme les chats ou associer à nos perceptions des odeurs aussi précises que les chiens, ou encore si nous pouvions voir à des kilomètres comme des rapaces.

Les hommes sont limités à cinq sens, mais *il en existe d'autres*. Certains animaux sont sensibles aux champs magnétiques, à la pression atmosphérique ou sous-marine...]

° Mais la classification des sensations selon les traditionnels « cinq sens » manque de finesse. Elle passe sous silence le fait que le toucher lui-même renvoie à une pluralité de sensations : *la chaleur et le froid*, *la rugosité* ou *la douceur*, *la dureté* ou *la mollesse* ; ou le fait que nous avons aussi des sensations *internes* de plaisir ou de douleur. Le dénombrement des cinq sens néglige également le fait que nous avons des capteurs pour *l'équilibre* ou *l'instabilité* de notre corps, que les sons nous proviennent « en stéréophonie », ce qui nous permet de localiser leur *distance* et leur *provenance*, que nous appréhendons aussi l'espace en fonction des *efforts* nécessaires pour le parcourir, le surmonter, que nos muscles nous renvoient aussi

des sensations sur la *résistance*, le *poids* des objets, etc.

- Il n'est *pas évident de séparer les sens les uns des autres*, car **ce que nous percevons de l'extérieur mêle toujours plusieurs types de sensations** : une tasse, par exemple, ce n'est pas que des sensations de longueur, largeur et de couleur. En manipulant cet objet, sans nous en rendre compte, nous lui associons non seulement un poids moyen, mais un fond et des rebords ; nous sommes immédiatement sensibles à sa matière, son originalité, son prix, etc. Nous pouvons avoir notre tasse personnelle, préférée (ou un mug attitré). Bref **nos sensations ne nous apparaissent jamais de façon pure, elles sont toujours mêlées d'habitudes, d'autres sensations complexes, d'idées, de désirs, de souvenirs, de significations**.

2) Discerner

Trier. Sélectionner. Distinguer

° La perception *vise à cerner aussi clairement et précisément que possible les objets sur lesquels elle porte. Il y a en elle une recherche de netteté et d'univocité. Percevoir c'est ainsi déterminer le sens de ce qui nous apparaît, décider de sa valeur, définir ce que nous sentons, afin de nous en rendre plus sûrs. Il s'agit de quitter l'obscur, le vague, le flou, l'indéterminé.*

° **Percevoir, c'est toujours trier** les informations, démêler *le pertinent* du *non-pertinent*, *de ce qui est sans importance*, reconnaître ce qui doit ressortir et ce qui est secondaire. Ainsi, percevoir, c'est **discerner, distinguer** dans la masse de sensations, de quelle façon elles doivent être prises, c'est sortir de la confusion, **désembrouiller**.

- Cela implique que **dans toute perception s'opère un choix, une sélection** de ce qui est intéressant et mis en lumière, sur un fond qui est remisé dans l'ombre, négligé. **Nous ne percevons qu'à condition de ne pas tout percevoir. Il n'y a par conséquent pas de perception « totale »**.

- La perception suppose donc une **activité d'analyse** qui *pour une part s'effectue automatiquement*, et qui dans des domaines plus pointus **peut réclamer un véritable apprentissage**. Par exemple, un profane ne sait pas percevoir sur une radiographie ce qu'il peut y avoir d'alarmant ou ce qui est normal, anodin. Le médecin a dû *apprendre à reconnaître, discerner les signes*. Il en va de même dans **l'art** et peut-être généralement dans tout **métier**, dans toute activité qui réclame une culture particulière. [cf. *L'interprétation*]

3) Interpréter

[cf. *L'Interprétation*]

° La perception « découpe » bel et bien le réel afin de distinguer des éléments, des formes. La capacité de percevoir une image ne se limite pas à la « voir », **elle débouche sur une véritable lecture qui (ré)organise l'image** en fonction du sens qu'elle suggère ou que le **sujet** lui prête. **Toute perception procède à un ordonnancement des sensations et des informations** afin d'en prendre **une vue d'ensemble selon une certaine perspective**. **La perception est toujours déjà une première forme d'interprétation**.

° En tant qu'interprétation, la perception **manie implicitement plusieurs niveaux de signification en même temps**. Quand elle est devenue suffisamment complexe, elle peut se transformer en **théorie**, en *conception du monde*, c'est-à-dire en un **véritable système de pensée**. (L'expression « *quelle est votre perception des*

événements ? » implique un ensemble de réflexions, de concepts, des convictions et une appréciation de la réalité.)

- Cependant, une telle perception, aussi construite soit-elle, garde sans doute en elle un **fond de subjectivité**. En effet, les sensations sont d'abord des *ressentis subjectifs* et le tri qui s'effectue secondairement entre elles, est très souvent *déterminé par la situation du sujet, ses attentes, ses sentiments, son expérience*. La perception retrouve les mêmes limites que l'interprétation.

4) **Plutôt concevoir qu'apercevoir**

[cf. La Théorie]

a) **Explicitation, concepts et explication**

° Puisque la perception est un effort pour mieux distinguer le réel, c'est de façon naturelle **qu'elle se prolonge par une conceptualisation**. En effet, ce qu'on cherche à mieux percevoir, **on l'articule spontanément dans des phrases**, ce qui permet de l'explicitier, puis **on est amené à le définir et le cerner plus précisément à travers des concepts**. La perception sensible **devient ainsi perception intellectuelle** : percevoir cède le pas à **concevoir**.

- Certes, des idées sont toujours déjà présentes dans nos perceptions, mais les pousser **jusqu'au concept**, c'est **mener l'exigence de discernement encore plus loin, jusqu'à la clarté maximale, sa formulation la plus exacte, et transformer une simple intuition en un véritable objet de pensée**.

° Une fois en possession de concepts, le sujet non seulement perçoit mieux, mais il est aussi **en mesure de comprendre réellement les mécanismes, le fonctionnement, la raison** d'un phénomène. Il ne se contente plus d'être un simple observateur il **accède au niveau de l'explication**.

b) **Apercevoir. Impressions. Illusions**

° Il n'est pas rare que nous n'ayons que *des moitiés de perceptions*, des **impressions fugaces**. Nous ne sommes alors pas sûrs d'avoir bien perçu, nous n'avons **qu'aperçu** ou même **entr'aperçu**. Ces impressions ne constituent pas des perceptions pleines et entières, et pourtant on ne peut pas dire non plus que rien n'a été perçu. On se trouve ainsi dans un entre-deux inconfortable et incertain, une *perception incomplète*.

- Ces courts instants émergent *au seuil de la perception*, ils se situent *aux limites de ce qui apparaît à la conscience*. Cette dernière reste ici dans un *clair-obscur*, un état flottant, une sorte de *suspens*.

- L'idée qu'il puisse y avoir des **perceptions « subliminales »** (=au seuil de la conscience) a permis à **Leibniz** de formuler pour la première fois **l'idée d'un inconscient perceptif en l'homme**. (Cet inconscient ne doit pas être confondu avec l'inconscient freudien : chez **Leibniz**, il n'est question que de **perceptions infinitésimales...**) [cf. *L'Inconscient*]

° **Le plus souvent, notre perception reconstruit ce qui n'est pas directement constaté**. Ainsi, dans l'image d'un cercle non fermé, le cerveau ne peut s'empêcher de clore le cercle. Dans de nombreuses situations, on s'aperçoit que **la perception a déjà ses attentes et aussi ses « biais »** : elle **infléchit ce qui n'est jamais constaté à l'état brut, en fonction de ce qui est attendu ou habituellement perçu**. La prestidigitation et les illusions d'optique fonctionnent sur ce principe : faire croire à partir de ce qui n'est qu'entrevu, qu'il se produit des choses en réalité impossibles. **Notre perception se laisse facilement duper par ses propres attentes, ses automatismes**.

II/ Percer les apparences

1) Déconstruire la naïveté originare

a) L'attitude naturelle ou la « foi perceptive »

° La plupart des processus à l'œuvre dans nos perceptions nous restent inconscients, si bien qu'il nous semble naturel de percevoir le monde comme nous le faisons. Spontanément, ce que nous parvenons à percevoir assez clairement nous paraît « évident », comme si le réel nous était donné simplement et directement à travers nos perceptions. (On se plaît à répéter « je ne crois que ce que je vois », comme si la vision ne nous trompait jamais, comme si nos sens et nos premières intuitions étaient les plus fiables !)

- Il s'agit là d'une véritable « foi » première et immédiate face à ce que nous voyons, entendons et touchons. **Nous prenons volontiers nos premières impressions pour des révélations qui nous livreraient la réalité pure.** Mais cette confiance naturelle est souvent déçue et **doit être corrigée par la véritable connaissance** (connaissance qui peut elle-même être considérée comme une perception d'un niveau supérieur...). C'est par un effort de **reprise sur soi** qu'on devient capable de la mettre à distance pour **la critiquer et en déceler l'insuffisance**, la grossièreté.

b) Culture et critique

° Notre confiance première dans nos perceptions « oublie » d'abord **qu'elle a une histoire.** La perception s'est en effet **forgée au sein d'une culture et par une éducation** qui a appris à chacun **ce qu'il fallait voir**, ce qu'il était important de repérer, à quoi il fallait être sensible, et cela ne coïncide pas avec une vision pure de la réalité.

- Nous oublions aussi étourdiment tout **ce qu'il a fallu successivement corriger** dans nos perceptions pour qu'elles s'ajustent et deviennent plus fiables. Nos perceptions ont été **jalonées d'erreurs et de rectifications** dont nous évacuons le souvenir.

- Enfin, il n'y a pas de perception totale, absolue et parfaite. Cela implique que **toutes nos perceptions restent limitées et fréquemment entachées d'erreurs**, ce qui devrait nous empêcher de leur accorder une confiance illimitée. Plus de *prudence*, de *circonspection* à leur égard devraient nous éloigner de la naïveté. C'est le rôle de la philosophie (et aussi de la science au sens large, comme parfois de l'art) que de critiquer **nos perceptions qui ne sont quelquefois que des préjugés ou des stéréotypes.**

° Si la culture nous permet de dépasser les perceptions immédiates, **elle les déforme** également et nous **attache à certaines croyances ou attentes.** C'est donc non seulement contre nos perceptions « naturelles », **mais aussi culturelles**, qu'il est nécessaire de faire un travail de réflexion critique et de vraie connaissance. Il doit ainsi **remettre en question ce qui est socialement acquis et partagé par tous, à l'égal de ce qui paraît inné et évident.**

2) Dépasser la surface

[cf. Le Réel]

a) Phénomènes de surface

° Les **phénomènes** nous paraissent évidents. Mais au fond ils sont énigmatiques. Car d'où viennent-ils exactement ? Qu'est-ce qui les régit ? **La perception ne répond pas d'emblée à ces questions.** Elle ne nous livre au premier abord

qu'un aspect de la réalité encore *partiel* et *superficiel*. (Comme on dit parfois, *les apparences sont trompeuses*. Elles nous font confondre ce qui n'est que « l'épiderme », la surface du réel avec son être profond.)

- Mais est-ce vraiment la perception qu'il faut accuser de ces insuffisances ? On peut considérer *qu'il ne peut y avoir de rapport au monde, ni de connaissance qui ne s'appuie sur des perceptions, aussi élaborées soient-elles*. Dans ce cas, ce ne serait pas la perception en elle-même qui serait fautive, mais l'usage que nous en faisons ou la **confiance excessive que nous accordons à ses premières images**.

b) Perception profonde

° Mais nos perceptions ne sont pas toujours superficielles. **Certaines peuvent être profondes et atteindre des aspects essentiels de la réalité**, elles peuvent être justes, fines, détaillées. Dans l'idéal, une perception **lucide** devrait être capable de dépasser la surface, l'écume changeante, mais insignifiante qui masque le fond de la réalité. **Une perception corrigée et aiguë saurait négliger l'inessentiel pour atteindre à ce qui est fixe, fondamental et peut-être éternel dans le monde**.

- Ainsi **Platon** pouvait-il voir dans le temps « *l'image mobile de l'éternité* » : *derrière la mobilité et les variations infinies des phénomènes temporels, il doit y avoir de grandes lois, de grands principes éternels qui organisent le réel* et qu'une perception authentique (c'est-à-dire philosophique) devrait mettre à jour. *La tâche de la philosophie serait ainsi d'atteindre l'essence des phénomènes, l'ossature du monde. Il faudrait remplacer la perception du sensible par la perception de l'intelligible*.

- Cette approche de la réalité, qui cherche à dépasser les miroitements indéfiniment changeants de notre expérience, afin **d'atteindre la « pulpe » fixe et stable du réel**, c'est aussi celle qu'emprunte toute **science**, quand elle établit **les lois d'un phénomène**. La science peut en effet être décrite comme une *perception de second ordre*, par l'intermédiaire de concepts et théories (cf. I, 4).

3) Dévoiler les illusions

[cf. L'Interprétation]

Diagnostiquer

° Nous devons *apprendre à déjouer les pièges de la perception*. Et pour cela, il faut **d'abord les identifier et comprendre leurs mécanismes**. La philosophie étant recherche de la **lucidité**, de la vérité, **une grande part de son activité est ainsi vouée à repérer, expliquer, rectifier nos erreurs**.

- Le chemin vers la vérité est entravé de fausses évidences et *parfois même d'anciennes rectifications elles-mêmes à réviser*. (Par exemple, il a été utile de considérer un temps les animaux comme de pures machines, mais il est aujourd'hui nécessaire de dépasser une vision trop mécaniste.)

° Mieux percevoir le réel nécessite aussi qu'on **dénonce** certaines **idéologies** (des systèmes d'idées figés, tournant à vide et ayant perdu tout sens véritable). **Celles-ci peuvent en effet borner la perception, et dissimuler des stratégies, des logiques de pouvoir au service d'intérêts particuliers**.

- Le travail consiste ici à **déceler, derrière des signes, des traces, des indices, ce qui se joue en deçà ou au-delà des discours officiels**. À l'image d'une maladie dont les manifestations n'indiquent pas directement la nature ni la cause, il faut **récolter patiemment les symptômes** et se risquer à des **hypothèses** que des expériences valideront ou écarteront. La perception incite à un travail d'enquête, qui permette de **mettre à jour des processus cachés** et d'intervenir sur eux.

4) Nos perceptions : entre volonté et passions

Mémoire, imagination, humeur et liberté...

° Les perceptions *s'associent entre elles en fonction de ce qui **vient d'arriver***. C'est en effet grâce à la **mémoire** que nos perceptions se lient dans le temps de manière cohérente et se situent dans une continuité qui leur donne sens. *Mais elles se lient aussi en fonction de nos **anticipations***. Pas de perception sans les facultés de se souvenir et de se projeter vers l'avenir (cette dernière capacité étant **l'imagination**)

° La **disponibilité** et les **humeurs** du sujet influent aussi sur ses perceptions. Dans l'angoisse, toute sensation tend à être perçue comme inquiétante, menaçante. Dans la joie, toutes les sensations sont drôles ou insignifiantes. Nos perceptions dépendent de **l'état émotif** dans lequel nous nous trouvons.

° **Une part de l'activité de perception relève de notre liberté**, de nos décisions, de notre volonté (nous percevons d'abord ce qui va dans le sens de nos projets ou fait écho à nos préoccupations), et **une autre part n'en dépend pas et découle plutôt de nos états d'âme**, des sentiments ou des passions que nous traversons et qui parfois nous aliènent.

- Si la première est fonction de **nos efforts**, la seconde reste **passive**, automatique, et nous détourne parfois de nos projets. Il revient donc à chacun de juger de lui-même et d'apprendre à se ressaisir pour éviter que ses perceptions ne paraissent valider ce qui ne vient pas authentiquement de lui, mais qu'il subit. **Toute liberté se conquiert par l'effort**.

Bilan :

° La perception s'efforce de mettre de l'ordre et d'éclairer ce qui n'est que confusément senti. Même quand il est inconscient, l'acte de percevoir nécessite la collaboration d'une intelligence qui analyse, trie, ordonne, synthétise les sensations pour leur donner sens et unité.

*** Définition :**

La perception est le discernement du réel

Autrui

Un étrange miroir

- L'étymologie (*alter*) semble déjà porter en elle une ambiguïté : l'autre est à la fois **l'étranger** (différent) et le **similaire** (le même). Il signifie à la fois **l'opposé**, le contraire, l'inverse (celui dont il faut se défendre, qui nous met en péril) et le **miroir** (le ressemblant, le semblable, le double, le décalque de moi).

- L'autre est à la fois **objet d'identification** et objet de **différenciation**. J'ai besoin de semblables avec qui *me solidariser*, avec qui « faire corps », afin de me sentir enchâssé dans un ordre collectif, un groupe, une entité humaine plus grande que moi, qui me couvre et me donne une structure. Mais j'ai aussi besoin de répondre à *ma propre singularité*, d'affirmer mon originalité, de chercher à sortir de ce qui est « commun » et par là d'exister au sens fort, comme une personne unique, irremplaçable et différente de toute autre.

- La question d'autrui est donc tout à fait **dialectique**. C'est par l'autre, à travers l'autre, mais aussi contre lui, par contraste avec lui que mon existence prend sens.

II / La fusion dans le groupe et l'extériorité fantôme

1) Nous et eux

a) Nous. (Clan, tribu)

° Le « **nous** » représente le groupe d'origine, *famille, clan* ou *tribu*, le collectif qui **fonde l'identité première, l'appartenance**. Il renvoie au confort du **groupe familial** dans lequel je *n'ai pas à me penser ni à me choisir* puisque les autres s'en sont déjà chargés. La solidarité est ici « *organique* » et cherche la *cohésion maximale*, comme le font entendre des termes tels que « *cellule familiale* », « *cocon* » ou « *bulle* ».

° Dans ce cadre, **autrui est nié** au nom d'une pensée collective unitaire. Cette façon d'être **ne laisse alors pas de place à l'altérité** et tend à la dévaloriser. Car cette dernière incarne pour elle la menace d'une remise en question de son unité, de ses hiérarchies, de ses habitudes.

° Ce n'est alors pas seulement **autrui** qui est ainsi **gommé**, mais **aussi l'approfondissement existentiel et individuel de chaque membre** du groupe. Car il n'y a ici pas de place réelle pour des sujets. L'individu n'existe qu'en tant que « **personnage** », que **rôle attribué** et il doit **se contenter de répondre aux attentes** des autres. Dans *l'organisation grégaire* (dite parfois « *holiste* »), c'est la **fusion** qui est recherchée.

- L'imitation

° C'est par **l'imitation** que nous apprenons d'abord à devenir humains. Les enfants apprennent le langage en imitant les adultes autour d'eux, ils apprennent à marcher en prenant exemple sur eux, etc.

- Mais l'imitation garde une place importante dans **la plupart des phénomènes sociaux** du monde adulte. Ainsi en va-t-il de la mode, des phénomènes de foule, des rumeurs... C'est une constante humaine que d'imiter les autres, *volontairement* ou *involontairement*. Que cela soit **positif** et l'on parlera *d'émulation, d'entraînement naturel, de partage...*, que cela soit **négatif** et l'on évoquera les « *moutons de Panurge* », les *stéréotypes* ou *l'esprit grégaire*.

b) Lui, elle, eux... Les étrangers, les gens

° L'idée même « **d'autres** » est une notion **seconde**. Car au début de sa vie, l'enfant perçoit le monde **en fonction de lui-même et comme un prolongement de lui-même**. Il ne fait pas bien la différence entre l'imaginaire et le réel. L'enfant perçoit les autres d'abord *en fonction de ses envies et de ses peurs et non* dans leur altérité.

° « Lui, elle, eux... », sont des façons de parler qui **mettent l'autre à distance**, le distinguent de soi et des « *proches* ». C'est généralement pour marquer un **rapport d'extériorité totale, voire d'opposition** qu'on les emploie. Ils désignent tout ce qui est **étranger, différent** de la cellule familiale ou amicale.

- Les « autres » dans ce sens, servent essentiellement de « *repoussoir* », de *contre-exemple*, on s'oppose à eux pour prétendre adopter une conduite vertueuse. Si l'on imite et s'identifie à ses proches, c'est indissociablement en se distinguant des autres, en s'en différenciant.

° « *Les autres* » sont souvent représentés de manière **abstraite** à travers « *les gens* », une généralité portant les traits de **ce qu'on s'imagine être la norme**, ce qui paraît le plus courant, le plus commun. On suppose alors une *masse indistincte* où tous les individus seraient fondus dans un même moule, généralement pour la déprécier.

2) Pairs et adversaires

a) Les groupes de pairs (compères; collègues; confrères; compatriotes; concitoyens; copains; acolytes; associés...).

° Tous ces termes (compères, collègues, confrères, etc.) se rapportent aux idées de **collusion, d'association volontaire**. Dans la plupart, on retrouve le préfixe « **co** » qui signifie « **avec** », « **ensemble** », « **accompagnant** » (ainsi les « **copains** » sont ceux qui partagent leur pain). Il s'agit à chaque fois d'une **mise en commun**, d'un **partage**, entre des individus **agrégés** (« **faisant corps** ») et qui sont supposés vivre « **les mêmes choses** », « **côte à côte** ». Il s'agit pour eux de « **s'apparier** », de s'affilier **artificiellement** et de *fonctionner*, de *juger*, d'*agir ensemble*, quelles que soient par ailleurs la personnalité et les connaissances de chacun - bref, de former un groupe soudé.

° C'est souvent à partir d'une *activité* ou d'une *profession* que se forment ces groupes dont la pensée est « **communautaire** ». Ils se rapprochent de **fratries**, et cependant ne se fondent **pas sur des liens biologiques** (sang, hérédité, liens familiaux), **mais sur des similitudes d'intérêt ou de pratique**.

- Les pairs sont le **groupe de référence de l'individu**, celui par rapport auquel il cherche à se définir consciemment en dehors de la famille. Les pairs sont avant tout les égaux à qui il doit plaire, qui l'intègrent ou le stigmatisent, ceux qui émettent les normes à partir desquelles il s'estime en tant que personne.

(- La camaraderie, qui est une des formes de groupes de pairs, et selon des mécanismes bien connus de la psychologie sociale, l'esprit de corps est aussi ce qui peut entraîner des individus anodins aux pires excès de vulgarité ou de violence.)

- **La reconnaissance et le regard**

° Chacun a besoin d'avoir une place dans une communauté humaine et *néocie donc constamment le rôle* qu'il peut ou doit incarner. **Même le rebelle trouve sa reconnaissance** dans la peur qu'il suscite, l'exaspération ou l'envie. Tous ces sentiments sont encore des liens, des formes de communication (même négatives) avec autrui.

° Tout sujet a grandi **sous le regard d'éducateurs**, qui avaient pour première charge de *veiller* sur lui. Quand il explore le monde, l'enfant reste encore au contact

de sa mère par le regard de celle-ci, il lui suffit parfois de se savoir vu d'elle pour se sentir protégé.

- **Nous existons en grande partie à travers le regard d'autrui.** Et un regard négatif porté sur nous, nous fait éprouver que nous sommes mauvais. Être « invisible », c'est être nié dans son existence. [cf. *L'Existence*]

- Le regard peut se faire **accusateur**. (Par le regard passent de nombreuses émotions et intentions qui parfois nous découvrent à autrui...) Il peut devenir gênant quand il **scrute, toise** ou **réprouve**. C'est en effet par lui que nous sentons d'abord notre conduite évaluée. Chacun intériorise le regard des autres et s'autorégule plus ou moins en fonction de leurs attentes supposées. Par ce biais, **la société s'entre-surveille** constamment.

- **Sartre** a développé des analyses dans lesquelles il souligne combien le regard d'autrui est **aliénant** : il tend à *transformer le regardé en chose*, à le « statufier » et à *le priver ainsi de sa liberté*. Dès que je me suis regardé, j'appartiens déjà en partie à l'autre, car je réponds à ses attentes ou m'y oppose, et ne pars plus de ma seule liberté.

b) L'adversaire : entre ennemi et concurrent

° Nous avons tendance à réduire ceux qui nous gênent à des **caricatures** (surtout en groupe). C'est particulièrement le cas de ceux qui sont considérés comme des **ennemis**. L'autre devient alors **le négatif absolu**. L'ennemi *concentre tout ce qu'on rejette* et devient **le support de fantasmes déformants**.

° De manière *moins brutale et entière*, l'autre peut jouer un rôle d'**adversaire**. Il se rapproche alors d'un **partenaire** (qui a la même racine que « pair ») qui n'est pas loin d'être un ami, surtout si son rôle n'est emprunté que le temps d'une partie. L'adversaire est **celui qui me fait face**, s'oppose à moi, mais aussi qui **me complète et sans lequel le jeu serait impossible**. Dans cette relation, **l'un a besoin de l'autre** pour jouer, même s'ils se trouvent dans des camps contraires.

° L'adversité peut enfin prendre la forme de **l'émulation** ou de la « **concurrence** ». Chacun se mesure à l'autre dans un rapport de **compétition**, de **course** et la situation *les oblige* à donner le meilleur d'eux-mêmes, chacun poussant l'autre à se dépasser.

II/ De l'ego à l'ami

1) Moi seul...

[cf. *Le Sujet*]

a) Egoïsme et solipsisme

° Une fois que l'individu s'affirme dans son identité propre, en se séparant de ses groupes d'appartenance, il risque de tomber dans une vision *exclusivement autocentrée*. Or s'il ne sort pas de **ses** représentations, de **ses** sensations, de **ses** vécus, il lui est impossible de rencontrer véritablement autrui. Il reste enfermé en lui-même (et plus seulement dans son groupe), incapable de ressentir ou de comprendre ce que vivent ou pensent les autres. Il existe plusieurs modes de ce renfermement sur soi-même.

° Celui qui **ne cherche en toute chose que son intérêt propre au détriment des autres** est appelé **égoïste**. Il ne raisonne et n'agit que pour lui-même, comme s'il était seul, sans tenir compte de personne. Par ses actes, il *nie l'existence d'autrui* et la gêne qu'il peut causer. L'égoïsme est un manque de considération.

- Mais attention, *penser à soi-même n'est pas en toutes circonstances négatif* ! Il est à la fois *naturel et nécessaire de veiller sur soi*, de ne pas négliger ses intérêts. L'égoïsme apparaît lorsque cela fait dans l'exclusion d'autrui, au lieu de l'inclure dans la réflexion ou l'action.

° Cependant, il reste vrai d'une certaine manière que **je n'accède jamais au monde en-dehors de moi-même**. Après tout, même quand on m'explique de nouvelles idées, *c'est toujours moi qui dois les comprendre*, c'est toujours moi qui dois écouter et ce n'est que lorsqu'elles feront sens *pour moi*, que je les intégrerai à mon monde et finalement *au monde*.

- Cette idée se retrouve chez **Schopenhauer** qui dit explicitement : « **le monde est ma représentation** ». Si on le suit jusqu'au bout, cela implique que **nous n'atteignons jamais la réalité elle-même, mais uniquement des images** que nous nous en faisons. Il serait impossible de distinguer la réalité de la fiction, le réel de l'imaginaire, si bien que **Schopenhauer** rejoint **Calderòn** : « *la vie est un songe* ».

- Dès lors, on retrouve étrangement le cogito de **Descartes**, **mais détourné de son projet initial** (qui était de sortir du doute et d'atteindre la certitude). Chacun est en effet sûr d'exister, puisqu'il pense. Mais **comment s'assurer que tout ce qu'on perçoit n'est pas simplement une création imaginaire de la part de son propre esprit** ? Il se pourrait en effet que tout ce qu'on me dit, que tout ce que je touche, ne soient que des productions inconscientes émanant de moi, comme on en perçoit dans les hallucinations. Cette installation, ce blocage dans le vertige intellectuel d'un Moi tout-puissant qui s'assimile à Dieu, est ce qu'on appelle le **solipsisme**. (**Schopenhauer** trouve cependant une voie (à travers l'étude de la volonté), pour sortir de cette vision du monde « déréalisante » : la souffrance et l'effort liés à l'« instinct vital » métaphysique qu'il appelle le « vouloir vivre », sont au-delà de toute représentation, la plus fondamentale des certitudes.)

b) Altruisme et intersubjectivité

° **Comte** a forgé un concept pour désigner l'attitude morale consistant à privilégier systématiquement autrui par rapport à soi : **l'altruisme**. Il est construit par symétrie du terme « égoïsme » : il s'agit de faire constamment passer l'intérêt d'autrui avant le sien, voire de négliger son propre intérêt. L'altruisme est de l'ordre du dévouement, du don.

° A l'opposé du solipsisme, la philosophie (dès le XVIII^e s) et les sciences humaines depuis le début du XX^e s ont étudié de quelle manière *la construction du sujet faisait intervenir l'intériorisation de processus sociaux*. **Le sens de la réalité, mais aussi de sa propre existence, vient d'abord de la manière dont notre entourage dit le monde et lui donne sens en nous y intégrant.**

- Du point de vue de la **science**, l'objectivité ne sera jamais définie par le point de vue solipsiste et subjectif d'un individu. D'une part, *les instruments rendent les mesures les plus objectives, les plus détachées des vécus personnels possible* ; d'autre part, **toute affirmation à prétention scientifique est systématiquement examinée et livrée à l'examen critique de la communauté scientifique**, c'est-à-dire d'une multitude de chercheurs extérieurs. L'affirmation ne sera validée, que si elle obtient l'aval de l'ensemble de cette communauté. C'est par un tel **travail « inter-subjectif » que la science établit ses vérités.**

- Du point de vue ordinaire, le sens des événements nous est d'abord livré *par les réactions des autres*. Soit que nous nous en fassions l'écho, soit que nous y opposions, **nous raisonnons et réagissons toujours au sein d'une communauté intersubjective, où s'échangent émotions autant qu'informations.** (Les philosophes écossais du XVIII^e s l'avaient déjà souligné en insistant sur l'importance

du « sens commun ».)

2) De l'orgueil au dialogue

a) Amour-propre. Narcissisme. Vanité...

° Quand **le Moi se prend lui-même pour objet d'amour**, on parle « **d'amour-propre** » ou depuis **Freud** de « **narcissisme** ». Au sens strict, le narcissisme n'est cependant pas exactement l'amour de soi, mais l'amour de son *image*. (Le mythe de Narcisse raconte comment ce Dieu tomba amoureux de sa propre image reflétée dans l'eau, où il finit par se noyer à force de se contempler.)

- Le narcissisme a été étudié par **Freud** comme une tendance universelle et qui détermine *de nombreuses problématiques psychologiques et existentielles*. Le narcissisme paraît à la fois **nécessaire à la construction de soi**, pour le développement et l'équilibre individuel, et parfois **pathologique**, toxique pour le sujet ou son entourage (on parle de « pervers narcissiques ») lorsqu'il est excessif.

- Tout sujet a besoin de se constituer une **image de soi**, qu'il ne cessera jamais de reprendre et dont il s'inquiétera toujours. Car c'est en bonne partie ce qui lui donnera de l'estime pour lui-même, de la confiance et la capacité d'affronter seul l'existence.

- Dans la réalité sociale, en présence des autres, chaque sujet se donne un **rôle**, des **attributs**, **fait ressortir certaines qualités ou traits** qu'il croit « typiques » de lui ou cherche à faire passer pour tels. C'est une auto-construction de soi en tant que **personnage**, qui **oublie souvent qu'elle emprunte ses matériaux à autrui et forme la plupart de ses attitudes par imitation**. Il est illusoire d'imaginer qu'un **sujet puisse se construire entièrement seul**. (Cependant, cette dénégation reste courante et accompagne souvent un besoin d'affirmation de soi.)

° **La vanité** est une des variantes de **l'amour-propre** qui nous pousse à **nous mettre en avant face aux autres**. On cherche à se glorifier, à être *loué, admiré, valorisé*. Mais cette **affirmation** de soi déplaît souvent. Comme le dit **Pascal**, « *le Moi est haïssable* ». Quand un individu se valorise trop, il s'attire la haine des autres. Car il y a une lutte pour la reconnaissance entre individus. Et celui qui ne ménage pas une place à autrui lui devient vite insupportable.

- **Rousseau** oppose **l'amour-propre** (terme négatif) qui n'est que vanité et **l'amour de soi** (terme positif chez lui) qui est *légitime, naturel et nécessaire*. L'amour de soi n'est que l'attention raisonnable qu'on porte à soi-même et à ses intérêts.

b) Toi, Vous

° À travers « toi, vous » s'exprime un **rapport direct à l'autre**. On **s'adresse** à l'autre, en vue d'un **dialogue**. C'est une manière de se placer à un même niveau d'humanité et de briser l'indifférence.

[° Le « **Tu** » **introduit un rapport familier**, alors que le « **Vous** » **maintient une distance** (soit hiérarchique, soit entre étrangers). Utiliser le vous peut *dans certains cas être dédaigneux*– il sert alors à *marquer ses distances*.

- Mais le vous peut aussi être une marque de *respect* et de *reconnaissance* : c'est alors considérer qu'on n'a affaire ni à un enfant, ni à un familier, mais à *une personne digne de recevoir des formes de politesse, des égards*. (En médecine, on tient au vouvoiement comme à *une forme de responsabilisation* : le patient ne doit pas être infantilisé, ni s'abandonner à une relation maternante ou paternaliste.)]

- Le Dialogue

° Le **dialogue authentique** est souvent perçu comme **l'idéal du rapport à autrui**. Chacun écoute l'autre, lui donne un espace pour s'exprimer et prolonger son être, lui offre ainsi une pleine reconnaissance et lui permet parfois de se découvrir lui-même. C'est le modèle d'un enrichissement mutuel désintéressé, d'un partage pur, où

chacun aide l'autre à mieux comprendre qui il est vraiment.

3) *Mon prochain et l'inhumain*

a) *Frère. Semblable. Prochain.*

° Mon frère, mon semblable, mon prochain... Ces termes insistent sur la **proximité, l'intimité** avec l'autre : il nous **ressemble** tellement, qu'on en arrive à nous confondre. C'est en effet que sa vie est comparable à la nôtre, que nous partageons la même condition. Mais à la différence des pairs, il s'agit d'**un individu unique** et non d'un groupe.

° Ce rapport à l'autre indique une **solidarité qui lui donne en même temps des droits sur moi**. S'il est vraiment mon semblable, mon prochain, alors il a ou devrait avoir autant d'autorité sur moi que moi-même ! Désigner l'autre de cette façon, c'est donc aussi **faire peser sur lui des devoirs envers nous**. De mon prochain, comme de moi-même, je suis **responsable et je ne peux en principe pas me désolidariser**.

Réciprocité. Dignité. Respect. [cf. La Morale]

° **Le sens de l'humain** doit nous empêcher de « faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'il nous fasse ». C'est d'abord un principe de **réciprocité** : se mettre à sa place et se considérer comme intervertibles.

- L'un des impératifs centraux de la morale selon **Kant** se formule en effet ainsi : « **Agis de telle manière que tu considères toujours autrui en même temps comme une fin en soi et pas seulement comme un moyen.** » C'est rappeler la **dignité** de tout être humain et son droit au **respect**. **La vraie considération d'autrui débouche nécessairement sur le questionnement moral.**

b) *Le barbare, le sauvage, l'inhumain...*

° Les termes de « *barbare* », « *sauvage* » expriment un sentiment de supériorité, de mépris, pour des individus dont la manière d'être, les comportements étranges paraissent frustes, voire brutaux. Ces mots traduisent souvent autant l'ignorance que la peur. Ils nomment les autres en tant qu'ils nous **dé-rangent**, qu'ils **contredisent nos habitudes, nos façons de sentir, penser, agir, et remettent ainsi en cause nos repères**. La réaction spontanée qu'ils suscitent est ici la xénophobie, le repli sur soi.

° Une manière de nier autrui consiste à **le déconsidérer** au point d'en faire quasiment une « **chose** », un **objet**. On ne l'envisage plus comme une personne, ayant une intériorité, mais plus ou moins comme une sorte d'animal. C'est ainsi que les **esclaves** ont été parfois traités, mais aussi dans certains contextes les **enfants** ou les **femmes** – tous ceux qui *n'appartiennent pas au rang des détenteurs du pouvoir*.

- La négation de l'autre a historiquement joué un grand rôle (pogroms, exterminations, « épurations »...) et réapparaît de manière récurrente lors de tensions sociales. C'est l'un des motifs des **guerres**. Le rejet de « l'étranger » peut se radicaliser **au point de lui refuser toute humanité (le déshumaniser)**. La **haine** et le **mépris** peuvent enfler jusqu'à des projets **génocidaires**.

4) *L'autre moi-même*

° « **L'alter ego** » est littéralement « **l'autre moi-même** ». C'est **le meilleur synonyme d'autrui**, qui consiste à penser l'autre **par analogie avec soi**. Mais cela peut devenir un **piège**, quand cela amène à projeter sur l'autre ce qui n'appartient qu'à soi. Cela peut également être une **limitation** dans la mesure où cela empêche

de reconnaître, de voir, de concevoir ce que l'autre a *de différent*, de radicalement étranger à soi.

Les jumeaux

° Le rêve d'un **partage total**, d'une **harmonie parfaite**, se radicalise souvent dans l'**idéal fusionnel de ne faire qu'un avec l'autre**. On trouve parfois un exemple concret de cela chez les **jumeaux**. En effet, chacun semble comprendre l'autre comme lui-même, car... il est quasiment face à son double, son *clone* : même corps, visage, voix, date de naissance, parents etc. ! Chacun semble pouvoir combler l'autre et répondre parfaitement à ses besoins, sans presque qu'il soit plus nécessaire de parler. Les jumeaux donnent l'image d'un couple parfait.

- Certains d'entre eux tissent un rapport *si étroit* qu'ils vibrent pour ainsi dire à *l'unisson*. Cela a même permis à certains d'inventer un langage propre, qu'eux seuls comprenaient !

- Mais la gémellité a aussi des revers inquiétants. En effet une relation aussi étroite peut couper du monde extérieur. Si les jumeaux sont dans un rapport d'autosuffisance, ils risquent de se désintéresser des autres et de s'épuiser dans l'écho d'eux-mêmes. Or ce qui enrichit un individu, c'est tout de même de se confronter à la différence. C'est un moteur important du développement personnel. Or une relation aussi symbiotique que celle des jumeaux peut exclure justement toute la part d'imperfection, d'incompréhension, de décalages qui nourrissent un dialogue authentique et fertile.

- En se repliant sur leur sphère, les jumeaux **risquent de développer une intériorité mystique qui les comble, mais épuise leurs potentiels** plutôt que de les déployer. C'est pourquoi on conseille aujourd'hui aux parents de les différencier le plus tôt possible **pour qu'ils puissent développer chacun leur propre individualité**.

L'ami

° Tirant les leçons du faux idéal de la gémellité, on peut affirmer que l'amitié authentique doit s'efforcer de garder un bon équilibre entre l'identité et l'altérité de chacun. Il faut se souvenir que l'« *alter ego* », même s'il me ressemble, n'en demeure pas moins **un autre, avec sa part de mystère, d'étrangeté**.

- Alors la question devient : qu'est-ce qui fait que *malgré nos différences* et parfois même *nos oppositions*, nous éprouvons ce plaisir privilégié d'être ensemble, que nous nous apprécions mutuellement et attachons une telle valeur à cette relation ? La réponse de **Montaigne** à propos de son ami **La Boétie** est restée célèbre : « je sens que cela ne se peut exprimer que de cette manière : parce que c'était lui, parce que c'était moi ».

Bilan :

° Autrui, ce sont d'abord les autres, aussi bien dans leur étrangeté, que dans une proximité qui parfois les absorbe dans la fusion. Entre les aspirations contradictoires à la distanciation et au partage, la relation la plus authentique semble être le dialogue. Les relations à autrui sont essentielles dans la construction et l'identité du sujet.

*** Définition :**

Autrui, c'est l'autre en tant que je me reconnais en lui.

Le Désir

L'astre perdu

« **De-siderare** » vient de la racine latine *sidus, sideris* (qu'on retrouve dans sidéral, sidération, considération). Cela renvoie aux idées d'astres et de **constellation**. De-siderare, ce serait ainsi **cesser de voir, d'où : chercher...** (*Avoir perdu le nord ; rechercher son étoile, son astre perdu ; avoir la tête dans les étoiles ?*)

Interprétations :

- Le désir nous *fait tourner la tête*. Nous y **perdons nos repères**. Tel un voyageur qui n'a **plus d'étoile fixe pour le guider**, nous nous retrouvons dans une sorte **d'errance**, sans savoir où nous allons...

- Perdre son étoile, c'est aussi se mettre à sa recherche. **Rechercher un pôle brillant**, une source de lumière qui semble-t-il devrait *nous apporter de la stabilité*. Comme si **l'idéal** pouvait un jour se réaliser et l'étoile descendre sur terre... Il y a une aspiration à quelque chose de plus haut, de plus élevé, de « **stellaire** ».

De la multiplicité des Désirs

Les termes concernant le désir sont nombreux. Ils l'évoquent selon son intensité, sa « réalisabilité », sa profondeur, sa durée, sa nécessité, son urgence, son individualité, etc...

Ils seront présentés ici à partir des plus élémentaires, universels, vitaux, animaux, primaires, matériels, frustes, bruts, jusqu'aux plus secondaires, humains, personnels, élaborés, spirituels, raffinés, éthérés...

I/ En deçà du désir

1) Une question de vie ou de mort

[cf. *L'Existence ; Le Vivant*]

a) La Vie même

° **C'est avec la vie qu'apparaissent les premières formes de désir, ou leurs prodromes**. Quand nous désirons, **nous nous sentons en vie, portés par elle** et il n'y a **peut-être pas de vie sans désir** – ne serait-ce que **le désir de continuer à exister** (qu'on appelle parfois *l'instinct de survie*) ! **Désirer ou être désiré, voilà le vif de la vie, le sel de l'existence !**

- Selon **Spinoza**, tous les désirs se rapportent à **cette tendance fondamentale** de tout vivant à prolonger son être dans l'existence, tendance qu'il nomme « **conatus** ».

° **La vie humaine est particulièrement et perpétuellement en bute aux désirs**. Chaque sujet **doit apprendre à vivre dans le désordre, la cacophonie des désirs, qui se présentent d'abord comme multiples et contradictoires**.

° **Il revient à chaque homme d'élire certains désirs et d'en réprimer d'autres**. Toute société (et toute famille) imposent en même temps une **normalisation des désirs**, notamment à travers l'éducation.

b) La Mort

° **Paradoxalement, le désir semble chercher sa propre mort**. En effet, **qu'est-ce que la satisfaction d'un désir, sinon sa cessation, sa fin ?** Après la période d'agitation, d'élan, de palpitation ou d'excitation propre au désir, la satisfaction apporte avec elle le repos, le sommeil, l'apathie. **Quitter un grand désir provoque parfois un véritable deuil**.

° Une vie sans désir, est une vie qui est guettée par l'ennui. Sans cette **dynamique** (*dunamis*=la force en Grec), le sujet en vient à se poser des *questions sur le sens* de sa présence au monde. **Emportés par le désir, nous sommes comme « étourdis », enivrés**, et une fois qu'il retombe, nous nous retrouvons dans **une immobilité, un état statique qui fait penser à une petite mort** (la satisfaction sexuelle dans l'orgasme a été désignée par cette expression, mais on pourrait la généraliser à toute cessation d'un désir intense). **Pascal** disait déjà : « Notre nature est dans le mouvement, le repos entier est la mort. »

° Cette conscience de la mort est pourtant caractéristique de l'humain. Et la manière dont nous devons considérer notre propre fin est un enjeu traditionnel aussi bien de la philosophie, que de la religion.

° De nombreux courants de pensée ont dévalorisé le désir. **Platon**, les **Stoïciens**, les **Bouddhistes**, le **Christianisme** ont des formules frappantes : il faut « entrer dans son tombeau », il faut « se faire gris comme la cendre », il faut « mourir à tout désir », il faut « que la chair soit morte pour que renaisse l'esprit », etc. Il s'agit à chaque fois de **parier sur ce qui dépasserait la vie charnelle**, basement matérielle et vulgaire, animale. Le but est de **se grandir spirituellement, de maîtriser ses pulsions, de se rapprocher d'idéaux de pureté, au-delà du corps, et plus proche de Dieu.**

2) Les premières tendances du vivant

a) Tendances (*tropisme ; instinct*)

° Le désir se manifeste peut-être pour la première fois sous la forme de certaines **orientations**, de **directions** suivies systématiquement par le **vivant**. Ainsi les plantes cherchent-elles naturellement le soleil par leurs feuilles (celles du moins qui synthétisent la chlorophylle) et les sources d'eau par leurs racines. On parle alors respectivement d'*héliotropisme* et d'*hydrotropisme*.

Chez les insectes, les éclairages nocturnes (urbains) produisent une désadaptation. Leur héliotropisme se retourne en piège mortel. Incapables de résister à cette **tendance**, ils se brûlent dans la lumière.

° Ce qui **différencie l'animal du végétal**, c'est avant tout – comme l'a indiqué **Aristote** – la **capacité de se mouvoir par soi-même**. Loin d'être soumise au hasard, la **locomotion** exécute une sorte de « **programme comportemental** » qui indique les objets que l'animal doit poursuivre ou fuir, c'est ce qu'on appelle **l'instinct**. [*cf. La Conscience*]

b) Torpeur

° A la suite d'un **traumatisme**, d'un choc trop intense, les mécanismes de la survie peuvent être comme suspendus. Un **stress** extrême peut conduire à un état de « **prostration** » ou de « **torpeur** ». L'individu cesse de réagir, il est alors **paralysé, bloqué, tétanisé** (comme s'il se préparait à la mort ou était déjà à moitié gagné par elle), ses forces de réaction le quittent (la diminution voire la perte d'élan vital peut se traduire par une « **asthénie** »).

3) Les besoins

a) Besoins

° Les besoins sont **les conditions nécessaires à la survie de l'organisme**. Au premier niveau, ce sont des **exigences biologiques**. Le vivant doit **se régénérer** constamment, entretenir sa matière et sa forme (ses tissus, sa structure), retrouver de **l'énergie** afin de pouvoir prolonger son existence.

- Les besoins sont multiples et **plus on avance dans l'évolution, plus ils sont nombreux et subtils**. Les besoins sont **communs à tous les membres d'une même espèce**.

- La manière dont ils se font ressentir est une sorte d'appel, d'impulsion qui porte le vivant à agir et rechercher ce qui lui manque. Le besoin alerte donc de certains déséquilibres, manques, carences et pousse à y pourvoir. Il enclenche une **activité de recherche**.

° On parle parfois chez l'homme de **besoins secondaires, acquis, psychologiques, sociaux, ou culturels**. Il s'agit d'abord d'une **métaphore** (je peux dire que j'ai « besoin » d'avoir le dernier portable à la mode, mais je ne vais pas mourir si je ne l'acquiers pas !).

- Cependant on retrouve dans le fonctionnement de ces « besoins » beaucoup de **similitudes avec les besoins réels** : ils se présentent comme **nécessaires, urgents, cycliques, variables selon l'âge** (certes au départ ils sont *physiologiques*, mais tout manque ressenti a ses répercussions physiques)...

- Les besoins nés de la société – **qui sont les plus nombreux chez l'homme** (*besoin de travailler, besoin de se divertir, besoin d'aimer, d'être aimé, etc.*) – induisent une sorte de **dépendance** qui fait aussi bien penser à la biologie du besoin qu'aux addictions, la logique des drogues. Mais peut-être de tels besoins ont-ils plus à voir avec les **pulsions** qu'avec les besoins. [*cf. plus bas*]

b) Craintes et indifférence

° Ce qui provoque la **crainte** (antonyme du désir), c'est tout ce qui, à l'**extérieur** du vivant, **contrevient** à ses premiers élans et le met en **péril**. **Tout ce qui tend à rompre son équilibre, le rendre malade ou à le détruire, le tuer**. Suscite donc la crainte, ce qui est identifié comme **nocif, nuisible, néfaste**.

- Ce qui représente une **menace**, un **danger réel** (surtout imminent) **tend naturellement à inhiber le désir**, ou à le **suspendre**. L'organisme se prépare en effet à réagir par la **fuite** ou la **défense voire l'attaque**, plutôt qu'à s'en rapprocher par des conduites « désirantes ».

° Nous nous détournons ainsi de ce qui nous semble « profondément mauvais » et notre désir ne devrait logiquement pas s'y attacher. Cependant, **l'humain est complexe et prend parfois un plaisir paradoxal à braver le danger, à se rapprocher de la menace... Ce n'est alors plus la logique des besoins qui domine, mais celle du désir : ce n'est plus la part simplement biologique qui s'exprime, mais un imaginaire transgressif**.

° Enfin, il faut mentionner, en-dehors de ce qui nécessaire ou dangereux, tout ce qui est **inutile, indifférent** et ne provoque **ni attirance, ni rejet**.

Attention :

Les niveaux précédents sont des précurseurs des préfigurations du désir. Ils constituent ses soubassements (ses sous-couches), ce qui les prépare. La vie, les instincts, les besoins ne représentent cependant pas en eux-mêmes des désirs au sens plein. Car ces derniers ne sont jamais purement biologiques, animaux, mais spécifiquement humains, car ils s'entrecroisent avec l'histoire de chacun et sa situation sociale.

II/ Le désir même

[*cf. Le Sujet ; Le Bonheur*]

a) Sujet et projection

° Le désir est avant tout **une extension de la subjectivité, comme un prolongement de soi-même dans l'anticipation**, une « extase » (*ek-stase* : se tenir hors de soi). Désirer, c'est toujours **se projeter dans le futur, se représenter l'avenir**. C'est une **manière de se préparer à l'action pour transformer la réalité**. Il se distingue par là nettement du **besoin** qui est **répétitif**, de **courte portée** et qui relève des **nécessités de la seule conservation, de l'adaptation**.

° On peut penser que le désir **n'apparaît qu'une fois dépassée la logique du besoin**. On peut alors dire qu'il **affleure dans la superfluité**, quand l'imagination est libérée des nécessités vitales, et qu'elle **peut se livrer à des rêves, des fantasmes**.

° **Le désir définit en partie notre identité personnelle**, il nous caractérise. Nous *croyons volontiers que nos désirs nous sont propres et qu'ils sont originaux*, ils sont pourtant **souvent typiques de notre âge et de notre milieu**.

b) Objet et objectivation

° **Tout désir vise un « ob-jet » au sens large**. Mais cet « objet » peut être une **activité**, une **action** (le désir de faire quelque chose), un **symbole** (une médaille par exemple), un **objet matériel**, une **personne** ou **soi-même** (le désir de se transformer, de devenir quelqu'un d'autre, d'acquérir des compétences).

° Le désir **tend à « objectiver » ce qu'il vise** (=à faire de sa cible un objet). Or quand il porte sur une **personne** ou une **activité**, **ses attentes sont souvent inadéquates et le condamnent à la frustration** : la personne réelle s'avère toujours différente de l'objet fantasmé, elle lui échappe... Le désir doit alors **laisser place à la réflexion** et mettre en œuvre des **vertus** telles que la patience, l'effort, l'écoute, la persévérance. [*cf. plus bas : La Volonté*]

1) Envies, pulsions et ennui

a) Excitation, envies, pulsions

° **Excitation, envies et pulsions et sont à mi-chemin** entre les besoins primaires, les instincts et les désirs secondaires, subtils, raffinés. Bien que s'éloignant de l'animalité brute, ces désirs restent **fougueux, impulsifs**. **La plupart des philosophes mettent en garde contre eux et invitent à les repérer, à les maîtriser, voire à les éradiquer**.

° **L'excitation** est un état proche de **l'irritation**, de **l'impatience**. Il s'y mêle assez facilement de la **colère**, voire de la **haine**, de la **violence**. Que l'excitation soit d'origine purement **physique ou psychologique**, elle **nous pousse** à l'action et il n'est **pas toujours facile de la contrôler**.

° Des **envies**, des **caprices nous prennent** parfois, **sans que nous en connaissions toujours l'origine** (comme les pulsions). Mais **même s'ils exercent une pression, ils restent clairement contrôlables**. Ces désirs **viennent et repartent aussi vite**, ils sont très **changeants** et dépendent de nos « **humeurs** » (on dit : « *selon l'envie du moment* »).

° Ce qui caractérise la **pulsion**, c'est d'être seulement à **moitié consciente**. Elle est **parfois pressentie** par le sujet, mais elle est très **difficilement contenue**. C'est **un désir brutal, violent et mal adapté à son but**. Elle se présente comme un **désir irrépressible et urgent** ou plus directement encore à travers un « **passage à l'acte** ». Le sujet se retrouve alors dépassé, dans un **état second, tel un somnambule**.

- **La pulsion se distingue néanmoins de l'instinct** dans la mesure où elle est **liée à l'histoire personnelle d'un sujet**. Contrairement à l'instinct, elle n'est **pas qu'un comportement stéréotypé identique chez tous les membres de l'espèce**.

Selon Freud, elle est un désir d'origine inconsciente. [cf. *L'Inconscient*]

b) Somnolence, ennui, apathie

° La **somnolence** est un **état d'endormissement où nous nous retirons du monde**, sans avoir encore atteint le rivage des rêves. Nous y sommes donc **improductifs et vulnérables**. C'est un moment où le corps nous rappelle à ses exigences... Il survient à force de **lassitude** ou de **fatigue**, et peut alerter comme un **symptôme d'usure ou de pré-dépression**. On n'est alors disponible pour rien et ne désire qu'une chose : **dormir ! Toute autre envie s'éteint**.

° L'**ennui** n'est connu que par les humains ou les animaux domestiques. **L'absence d'urgence, de détresse ou de danger est une situation artificielle et privilégiée**. L'ennui peut **angoisser** au point qu'on le **fuie frénétiquement** dans le **divertissement** (cf. Pascal). Il provoque parfois un désir typique, le souhait d'être « ailleurs » : **Baudelaire** l'a exprimé de façon frappante dans ses *Fleurs du mal*.

° L'**apathie** est **littéralement l'absence de tout affect**. C'est un **état d'inaction et de non-réactivité**, une sorte de **lourdeur**, de **lenteur**, de **quasi-immobilité**.

- Cependant, chez les **Stoïciens** l'apathie serait l'état du sage qui a dépassé **la part affective et impétueuse en lui**, au profit d'une maîtrise rationnelle parfaite.

2) Amour et Haine

a) L'amour comme passion (adoration, vénération, dévotion)

° L'amour peut prendre différentes **formes**, connaître différentes **intensités** (entre « apprécier » et adorer) et différents **objets** (le sport, la lecture, le chocolat, une femme, son enfant, son chat, l'humanité, Dieu...).

- L'amour **peut être pensé comme un désir, mais aussi comme un sentiment**. C'est alors **en faire un moins un élan, une force, qu'un vécu** plus ou moins passif.

° En tant que désir, l'amour concerne surtout les rapports **amicaux ou amoureux** (sentimentaux ou sexuels). Il peut alors porter sur l'âme de l'autre : **Descartes** dit qu'aimer, c'est « **vouloir se joindre de volonté avec l'autre** ». C'est **désirer partager son temps, ses vécus, ses préoccupations, son espace, de s'unir, de se fondre et de ne faire plus qu'une seule âme**. Les Grecs disaient déjà qu'« **entre amis, tout est commun** ».

- Quand le désir est **purement sexuel**, il pousse parfois à une sorte de **consommation**. Mais il peut aussi être **sentimental**, il est alors plus **spirituel, sublimé**... En s'épanchant, il verse dans la romance telle qu'on la rencontre dans la littérature, le cinéma ou la musique.

° Le désir passionné est **l'attachement exclusif à un objet**, qui peut parfois tourner à **l'obnubilation, l'obsession**. Il se **fixe sur son objet et ne parvient plus à s'en détacher**. Il **l'idéalise, l'idolâtre, lui attribue une perfection qui le rend parfois inaccessible à ses yeux**.

- Cette attitude a **des résonances religieuses**. Le vocabulaire en témoigne : **fan(atique), idole, idolâtrer, vénérer, dévotion, adoration, sacré, fétiche**, etc. **Le désir passionné tend vers l'absolu, l'infini** – or seul le divin détient de tels attributs !

° Attention : **LA** passion doit être différenciée **DES passions**. Ces dernières désignent **tous les affects** qui nous traversent : désirs, émotions, sentiments, humeurs tels que la colère, la jalousie, la joie, etc.

- La passion **au singulier** peut signifier **l'attachement exclusif** à un objet, mais aussi **la passion du Christ**, c'est-à-dire son **calvaire**, son **supplice** sur le chemin de croix et au moment de la crucifixion. « Passion » est un terme ancien qui a la même racine qu'être « **passif** » (subir), « **pâtir** » (souffrir) et « **pathos** » (l'exacerbation des

sentiments). Chez les Grecs « pathein » veut dire **éprouver**. Les passions comme la passion ont ceci de commun que ce sont des **vécus dont nous sommes plus ou moins esclaves, que nous subissons sans pouvoir toujours les contrôler**, qui peuvent nous torturer et nous mener vers une fin tragique. **La tradition philosophique s'en méfie beaucoup, car elles font perdre la lucidité et la retenue, au point parfois de nous rendre presque fous !**

+ Possession vs Admiration (entre chasse et spiritualité)

° Désirer c'est chercher à posséder, à acquérir, à atteindre un objet... Le désir passionné est **naturellement « possessif »**, **jaloux de ce qu'il considère comme son bien, sa propriété**.

- Néanmoins, la possession n'est pas l'unique fin possible du désir (pas plus que la consommation). Le désir ne doit pas nécessairement être assimilé à une « **chasse** » qui *traque* son objet, le *guette*, lui tend des *pièges* pour le « *capturer* », en prédateur. Tout désir ne tente pas non plus de systématiquement *collectionner*, *accumuler*, *capitaliser* les objets qu'il affectionne...

- Il existe en effet un désir qui naît de l'admiration, de la **contemplation émerveillée** de son objet et d'un **étonnement renouvelé**. Celui-ci est rempli de **respect** et garde de la distance, **sans chercher à s'accaparer** son objet. Le sujet retire alors du plaisir du seul fait d'être en présence, ou même de penser à son amour. C'est la forme que prend « **l'amour platonique** », un sentiment idéal qui ne convoite même plus la consommation charnelle et reste purement spirituel.

b) Haine (détestation, horreur, abomination) et ambivalence

° La haine peut être envisagée comme une **réaction du désir face à ce qui le gêne** (*honte, humiliation, jalousie...*) ou produit le **malaise** (*injustice...*), la **souffrance** (*tort, dommage subi...*). Elle **incite à détruire ce qui inspire de tels sentiments**. La haine « s'agrippe » parfois à son objet et refuse « *d'en démordre* ».

° À l'instar de l'amour passionné, **elle « idéalise »** son ennemi, mais **en l'enlaidissant** systématiquement, en **lui retirant tout attribut positif**, en **cherchant à le rabaisser** en toute occasion, en le **diminuant** le plus possible. La destruction dont elle rêve peut être brutalement **physique**, mais aussi plus **subtilement symbolique**. *Nier l'existence de quelqu'un, lui montrer du mépris, l'humilier*, ce sont des manières détournées de briser quelqu'un.

° S'agit-il d'un désir ou d'un anti-désir ? **La haine est un désir en tant qu'elle porte dans une dynamique**, qu'elle pousse à agir, qu'elle vise un objet précis. **Mais elle s'oppose au désir en tant qu'amour, dans la mesure où elle vise à détruire son objet, à s'en débarrasser, à l'éliminer et non à le conserver, s'en rapprocher ou en jouir.**

° Néanmoins, *beaucoup de rapports amoureux intègrent une part de haine* – on dit alors qu'ils sont **ambivalents**. **Cette dynamique « passionnelle » exalte les sentiments** par les bouleversements, les colères et réconciliations, les vengeances et cadeaux qu'elle occasionne... C'est être pris dans le « **tumulte des passions** ». (Parfois par simple peur de la routine, on saupoudre la relation de piquants...)

c) Reconnaissance et imitation

° Dans l'amour et la haine, chacun se heurte à la liberté de l'autre et **attend une libre reconnaissance de sa personne, l'approbation de ce qu'il est**. Mais dans le même temps, chacun cherche à capter la liberté de l'autre, à l'assujettir à ses envies. La rencontre des désirs enclenche une **lutte des consciences**, un conflit de libertés.

- En des pages célèbres de la *Phénoménologie de l'esprit*, **Hegel** a montré combien la lutte pour le prestige, pour capter le regard, l'admiration d'autrui pouvait être déterminante. Exister pour le sujet, c'est en effet en grande partie **exister au**

regard d'autrui, occuper une place dans son esprit, **se voir reconnu par une autre conscience**. Aussi, nombre de nos désirs se forment-ils au regard d'autrui, par opposition ou par mimétisme. [cf. *Autrui ; L'Existence*]

° De nombreux désirs sont **diffus** au sein de la **société** et **se répliquent spontanément en nous**. Nous sommes **naturellement enclins à imiter autrui** et ce qu'on voit désiré nous semble immédiatement désirable. La mode repose essentiellement sur ce mimétisme automatique et la publicité exploite constamment ce ressort.

3) **Joie, rêve, inquiétude et souci**

a) **Joie**

° **Le désir est exaltant**. Quand il nous prend, nous nous sentons « **transportés** ». **Le désir ne promet pas seulement de la joie, il est déjà lui-même une forme de joie.**

- **Rêve, souhait**

° Ce qui caractérise le **souhait**, c'est de **ne pas se donner les moyens de se concrétiser**, et de **se suffire à soi-même**. **Il y a une véritable volupté à rêver** et **Rousseau y voit la seule expérience complète du bonheur**.

- **Dans la rêverie en effet, le désir et l'objet du désir s'accordent parfaitement**. Le monde onirique harmonise merveilleusement les objets aux moindres caprices du sujet, sans efforts, sans décalage. **À l'opposé, le monde rugueux de la réalité résiste toujours et reste obstinément imparfait**. Seul l'imaginaire offre un monde à la mesure de nos désirs, explique **Rousseau** – qui en cela annonce le romantisme.

° **Mais le rêve peut s'avérer dangereux quand il nous déconnecte excessivement de la réalité**. **À trop vivre dans le virtuel, on devient étranger au concret et impotent dans le réel**. L'aspiration romantique à l'idéal se retourne souvent en désespoir (et le suicide en est une fin classique)...

° Cependant **la créativité du désir permet le développement des arts et de certaines dimensions critiques de la pensée**. (cf. **More, l'Utopie**).

b) **Inquiétude**

° **Malgré la joie, le désir contient toujours également une part d'insatisfaction** (de « **démangeaison** »). **On ne peut être totalement serein au moment où l'on désire**, car cela nous entraîne dans le mouvement, nous « **dérange** », nous désoriente : **le désir nous mobilise**.

- Pour parler du désir, **Locke** utilise le terme d'« **uneasiness** » : un certain **malaise**, un **inconfort** qui nous empêche de nous satisfaire de notre état présent (plus ou moins paresseux) et nous pousse à agir, tel un **aiguillon**.

- **Leibniz** traduit **Locke** et lui fait correspondre en Allemand « **Unruhe** ». Ce mot renvoie littéralement à l'**in-quiétude**, au fait de ne pas être ni **pouvoir rester au repos**, à l'image du **pendule des horloges** : le désir **ne peut pas rester en place**. (Le désir serait un mouvement d'**oscillation** constant qui évoque aussi bien le **temps**, que les **palpitations cardiaques**...)

- **Appréhension, souci**

° L'appréhension est une manière **d'avancer vers l'avenir « à reculons »** ! C'est **attendre un mal de l'avenir, sans nécessairement savoir d'où il viendra** et s'angoisser de cette incertitude...

° **Bien que l'appréhension puisse éteindre le désir, elle peut aussi l'attiser** ! Ainsi peut-on goûter avec délices l'anxiété amoureuse : « **O prison douce où captif je**

demeure », s'écrie **Du Bellay** !

° **Heidegger** a pensé le **souci** comme *l'affect fondamental* de l'homme, qui l'authentifie comme *être qui se pense lui-même ainsi que le monde qui l'abrite*. Le souci est dès lors interprété comme un appel profond qui incite à affronter les questions les plus profondes de l'existence : le choix de vie, la place au monde, le rapport aux proches...

- Pour **Heidegger**, **tout désir authentique serait donc au fond une forme du souci**, l'anticipation anxieuse de l'avenir, une façon de prendre au sérieux son existence et de ressentir l'angoisse des possibles. Le sujet authentique se sent déjà convoqué face à tous les états et les actions qu'il aura à accomplir, mais qui n'existent pas encore et sont donc néant. Ne pouvant exactement les connaître, ni les cerner (puisqu'il lui reviendra de les créer, d'y faire face, dans un avenir indéterminé, grâce à sa liberté), chaque sujet est livré au vertige de sa propre liberté. L'angoisse en est le révélateur...

4) Le manque comme nostalgie de l'Absolu

° Le désir est souvent défini depuis **Platon** (dans *Le Banquet*) comme un manque. En effet, **nous ne désirons pas ce que nous avons déjà, mais ce dont nous estimons manquer, ce qui « nous fait défaut »**. Et dès le moment où nous nous mettons à désirer un objet, **nous ressentons qu'il nous manque**.

- Le désir **nous rappellerait notre imperfection** et nous inciterait à **nous rapprocher de ce qui promet de nous élever, de nous compléter**. Partant du **constat de notre insuffisance**, il serait un **appel au perfectionnement de soi**, voire à la perfection pure. D'un côté il soulignerait notre insatisfaction et de l'autre il réjouirait par l'espoir d'une vie mieux accomplie.

- Le désir manifesterait finalement une **nostalgie**, celle *d'avoir été au contact d'un bonheur indicible, dans la contemplation du Bien parfait*. C'est de cette félicité déchue que le désir serait en quête, à travers ses différents objets. Le désir recouvrirait finalement **la réminiscence du Bien absolu**, que l'âme aspirerait fondamentalement à retrouver pour reconquérir l'unité perdue.

III/ Au-delà du désir

Volonté et défauts de volonté

[cf. *La Conscience*]

a) De la Volonté

° Quand **le désir devient pleinement conscient de ses objectifs et met en œuvre rationnellement les moyens de s'accomplir, il cesse d'être un simple désir pour devenir volonté**. Le meilleur synonyme de la volonté est le « projet ».

- Vouloir ne consiste en rien à se laisser dépasser par une pulsion, c'est au contraire *maîtriser ses choix, exercer une liberté contrôlée*. À l'inverse du rêve, de l'envie qui restent souvent nimbés de flou, la volonté **se donne les moyens**, elle **réclame la pleine conscience**.

- La véritable volonté suppose en effet qu'on sache exactement ce qu'on vise, qu'on prenne le soin d'en préciser les contours et les limites exactes, qu'on en définisse les conditions et qu'on s'engage dans l'action jusqu'au bout. Elle est donc par nature réaliste et tient compte de tous les facteurs, aussi bien avant que pendant sa matérialisation.

1_ La volonté commence généralement par une phase de **délibération**, un **processus d'interrogation, de recherche, d'examen**.

2_ Elle **fixe ensuite son objectif le plus clairement possible**,

3_ Elle **réfléchit aux moyens de le réaliser efficacement** : la vraie volonté *envisage les outils dont elle dispose, les procédures qu'elle devra employer, les obstacles qu'elle rencontrera éventuellement*. Si elle s'aperçoit qu'elle n'en a pas les moyens, elle révisé son objectif, voire l'abandonne.

4_ Elle **planifie son action**, elle s'organise de manière **méthodique, par étapes**

5_ Enfin, la volonté suppose de la **ténacité**. Vouloir, c'est tenir son objectif jusqu'à sa réalisation. C'est l'inverse du caprice. La volonté est ainsi synonyme de **fermeté**, de **détermination**, de **résolution**, de **constance** et de **courage** (ce qu'on retrouve dans l'expression « faire preuve de volonté », qui signifie tenir bon). Elle peut donc être considérée comme une **force morale**, qui met en œuvre des **vertus**.

° De tout cela, il ressort que **la volonté n'est plus un simple désir**. Elle n'est **pas spontanée, ni irrationnelle**, elle ne relève **pas des intermittences du cœur**. Elle suppose un **sujet rationnel**, capable de prendre une **décision** et de **s'impliquer CONTRE tous les désirs qui l'en détournent, les tentations, les humeurs, les passions**. Elle **s'engage ainsi à une lutte contre les désirs** et à en **sacrifier beaucoup**. La volonté nous rend maîtres de nos désirs et de nous-mêmes. Comme le soutiennent les **Stoïciens**, elle est **un désir filtré et réorienté par la raison**. [cf. *La Raison*]

b) L'involontaire, l'accidentel et les faiblesses de la volonté

° À l'opposé, se trouve **tout ce que nous faisons malgré nous, tout ce qui nous échappe**, tout ce qui est **accidentel, involontaire**. On peut dire que **globalement, nos désirs relèvent de cette catégorie**.

° Il existe des cas très graves **d'incapacité totale à vouloir** : le sujet ne parvient plus à se lever, à se nourrir, à se laver, il peut même tomber dans l'incapacité de parler, jusqu'à maigrir et dépérir. L'aboulie (=absence de volonté) est un **symptôme de dépression**. Tout se passe comme si l'individu avait perdu le contrôle sur lui-même et toute force d'agir.

° Ordinairement, les **passions** et les **habitudes** sont les **principaux obstacles** à la volonté. Mais le « **grippage** » de la volonté peut se jouer à plusieurs niveaux :

a_ Le sujet ne parvient pas à **fixer ses désirs** et en reste à **une continue indétermination, à l'irrésolution**. Il **s'enlise dans une délibération sans fin, une hésitation continue**. Tout choix est ressenti comme un *sacrifice insurmontable*, comme un engagement qui *compromettrait sa disponibilité*. Il *veut garder tous les possibles*, une liberté abstraite qui du coup ne se concrétise jamais. On parle dans ce cas de « *procrastination* » (remettre toujours au lendemain). (Elle s'accompagne souvent d'angoisse.)

[- Il y a toujours dans la volonté une part de décision qui est contingente, arbitraire. On ne sait jamais absolument ce qu'on fait, ce qui nous y pousse, si tout se passera bien, etc. Mais vouloir, c'est trancher, et par là affirmer sa liberté.]

b_ Le sujet n'arrive pas à **préciser ses désirs**. Il reste dans **le flou, la confusion**. Il **se laisse porter par les événements sans jamais vraiment prendre de décision**. Il suit ses humeurs du moment et se trouve ballotté par les circonstances. Cette attitude est simplement passive.

*[- À l'inverse, la volonté réclame la **clarté intellectuelle et l'esprit de décision**.]*

c_ Le sujet a passé les premières phases (délibération, clarification, décision), mais **il ne réussit pas à s'y mettre**, à enclencher l'action. Il ne dépasse pas la